Séminaires de textes

Docteur J. LACAN

Mercredi 2 juin 1954

Qui se dévoue pour poser une question à propos de ce qu'a dit Granoff la dernière fois, et pour autent que son exposs était excellent, vous avez pu vous faire une idée de ce que représente ce bouquin. L'un de vous veut-il faire un petit effort pour dire/qui se dégage, comment se pose le problème, à propos de ce bouquin de Balint? De ce qui en est résulté de majeur pour tel ou tel d'entre vous ?

Kanonni

La question posée ainsi m'emberrasse. Je suis justement en train de rassembler des morceaux, et c'est l'ensemble qui me manque.

Granoff a fait à Balint est d'avoir ranqué d'exprimer quelque chose qui se passe dans l'analyse, et qui est le type de relations entre l'analyste et l'analysé. Il semble que le rôle de l'analyste soit d'assister à la montée et à la descente, dans une sorte d'échelle, de progrès et de régressions de son sujet. Il est en quelque

sorte témoin de la manière dont le sujet monte et descend l'échelle des régressions. Et le problème qui se pose est de savoir comment on peut dire qu'on régresse, ou qu'on progresse. Il me semble que la difficulté est la suivante : si l'amour libidinal est une progression, que deviennent les enciennes étapes, et si au contraire on ne peut accéder à l'amour libidineo que par une régression profonde, je vois la difficulté de Balint dans la manière dont il n'a pas réussi à traiter le problème de la régression.

Autre difficulté : celle des rapports de l'analyste avec le sujet (c'est confus, parce que vous me prenez au dépourvu).

C'est déjà quelque chose. On peut en partir. Lacan

> Voyons cette conception que nous appelons de Balint, qui se rapporte d'abord en une tradition très particulière, tradition hongroise,, pour autant qu'elle a été dominée par la personnalité de Ferenczi, occasionnellement, inciderment. Nous aurons sûrement à toucher, par mille petites faces anecdotiques, amusantes, les rapports de Ferenczi et de Freud.

> Ferenczi a été évidemment un peu considéré à l'époque, avant 1930, comme l'enfant terrible de la psychanalyse. Ferenczi gardait par rapport à l'ensemble du concert des analystes une grande liberté d'allure, une façon de poser les questions qui ne participaient peut-être pas du très grand souci de s'exprimer par ce qui était "orthodoxique", déjà à cette époque.

Il a introduit plusieurs fois certaines questions qui, pour une vue superficielle, peuvent se grouper autour du terme de La question de "psychanalyse active". Et quand on dit ce terme qui fait clef, on croit qu'on a compris quelque chose, et que c'est en soume réglé dans l'espèce d'aura confus qui va à peu près des

remarques de Forenczi, sur une question qu'a posée dès l'époque

Ferenczi sur le rôle que devaient jouer à unangentainaxépannexde

gel ou tel moment de l'analyse, l'initiative de l'analyste d'abord,

l'être ensuite de l'analyste. Il a commencé à poser ces questions;

mais il faut voir en quels termes, et ne pas confondre æus le terme

d'actif toute espèce d'intervention, pouvant aller depuis les in
terdictions, telles qu'hier soir vous en avez entendu poser la

question, à propos du cas qui nuus a été rapporté par le Dr horgan

La question que j'ai rappelée hier soir, évoquée déjà dans les

écrits techniques de Freud, et admise toujours conne parfaitement

évidente par Freud que dans certains cas il faut savoir intervenir

activement en posant certcines interdictions: " votre analyse ne

peut pas continuer si vous vous livrez à telle ou telle activité

qui, saturant, en quelque sorte, la situation, stérilise au sens

propre du terme ce qui peut se passer dans l'analyse.

Nous tâcherons de voir, en partant d'où nous sommes, en remontant si vous voulez à partir de Balint, ce que ça veut dire dans Ferenczi, ce qui lui a été en somme laissé par l'histoire à son compte comme introduction de la notion de psychanalyse active.

Je vous signale en passant que Ferenczi lui-même, au coursde sa vie, a plusieurs fois changé d'attitude, de position. Il est revenu sur certaines de ses tentatives, déclarant que l'expérience les avaient montrées excessives, peu fructueusés, voire nocives.

Enfin, Balint appartient à cette tradition hongroise, qui fleurit, s'épanouit tout à fait normalement autour de la question des rapports de l'analysé et de l'analyste conçu comme personne impliquée dans une situation interhumaine, et impliquent comme telle

End'autres termes, cette tradition de Ferenczi, cm'on peut la légitimement/faire remonter à une certaine position des questions qui maintenant s'énoncent dans les termes transfert et contretransfert, mis au premier plan des relations analytiques.

Balint se situe plus en avant dans ce progrès, à partir de 1930, donc dans une période contemporaine, nous pourrions clore autour de 1930 l'influence personnelle de Ferenczi; ensuite se manifesta celle de seux qui le suivent, de ses élèves.

Sur les rapports personnels de Freud et Ferenczi, je ne peux pas m'engager maintenant. C'est très cureux; et ça vaudra la peine que mous y revenions. Mais, nous devons aller droit à notre sujet.

Balint est donc dans cette p'riode qui s'étend de 1930 à maintenant, et est caractérisée par une montée progressive de la notion de relations d'objet. Je crois que c'est là le point central Balint de toute la conception de/Keranczi, sa femme, et leurs collaborateurs qui se sont intéressés à la psychologie des animaux. Elle se manifestédans un livre qui se caractérise, encore qu'il ne soit qu'u recueil d'articles s'étendant sur une période de vingt années, pouvant donc être assez papillotants, disparates, et ayant cependant une remarquable unité. Cette unité, on peut la dégager.

Partons de là.FEisons le tour d'horizon; je le suppose fait; car ce qu'a fait Granoff est à mon avis assez bien présenté pour que vous puissiez vous rendre compte comment se sitent, dans leur masse, dans leur position, les différents problèmes que pose Balint.

Posons donc que les choses sont déjà situées, et partons de la relation d'objet. Elle est au centre et au coeur de tous les problèmes posés par Balint. Vous le verrez.

Allons tout de suite au problème, et à la distinction que nous allons être amenés à faire. Nous verrons que ce qui est son centre perspectif dans l'élaboration de la notion d'objet ou de relation d'objet est ceci : un objet est avant tout, pour lui, dans sa conception, un objet de satisfaction, ce qui n'est pas nous étonner, puisque nous sommes, avec l'expérience analytique, dans l'ordre des relations libidinales, de la relation du désir.

Mais, qu'est-ce à dire, pour de partir depp l'expérience interhumaine de l'objet, comme étant essentiellement au départ ce qui satisfait, ce qui sature un besoin? Est-ce là un point dont nous pouvons partir ? Est-ce un point initial valable, à partir duquel nous pourrons développer, grouper, expliquer, ce que l'expérience nous démontre, nous enseigne se rencontrer dans l'analyse ? C'est là qu'est la question.

Nous allons voir ce quisés se passe à l'expérience, à savoir la façon dont Balint est amené à regrouper l'expérience analytique autour de cette notion.

La relation d'objet fondamentale, pour lui, satisfait à ce qu'on peut appeler la forme pleine, la forme typique. La relation d'objet est celle, donc, qui conjoint à un besoin un objet qui le sature. Cela peut-il être considéré corre suffisant ? Voilà la question que je pose. Elle lui est donnée d'une façon typique dans ce qu'il appelle primary love (amour primaire), à savoir les relations de l'enfant et de la mère; ce qui est exprimé dans l'article "mother's love, and love for the mother" (h'amour de la mère, et l'amour pour la mère). Cet article qui est essentiel est

d'Alice Balint; c'est la contribution e sscntielle d'Alice Balint au travail commun? La notion capitale amenée par cet article est celle-ci ; le propre de cette relation de l'enfant à la mère est qu'il implique que la mère, comme telle, satisfait à tous les besoins de l'enfant. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que c'est toujoursréalisé; mais c'est structural, interne à la situation de l'enfant humain. Ceci implique tout l'arrière-fond animal de la situation. Et d'ailleurs il ajoute cette touche qui e st importante, et qui est superfétatoire dans le cas du petit homme il est non seulement comme tout petit animal, dans un certain temps, coapté à ce compagnonnage maternel qui sature quelque chose d'un besoin essentiel, primitif, des premiers pas dans le ronde de la vie, mais il l'est beaucoup plus qu'un autre, en raison de cette arriération de son développement qui fait qu'on peut dire que l'être humain, dans son développement, apparaît avec des trait foetalisés, c'est-à-dire ressortissant à une naissance prématurée. Ceci est à peine touché, et en marge. Il le relève, il a de bonnes raisons pour ça.

Quoi qu'il en soit, ce qui est donné comme essentiel est suffisamment na rqué par ceci, sur lequel il insiste et revient par une sorte de sentiment que c'est une cheville, un élément, une articulation essentielle de sa démonstration, cet élément auquel il tient tellement démontre bien plus qu'il ne croit, vous allez le voir. Il insiste sur ce fait tellement significatif à ses your et à juste titre, que la relation enfant-mère, telle qu'elle est ici définie, est tellement fondamentalement ce qu'il dit que si elle se poursuit, si elle s'accomplit d'une façon heureuse, sons accident, il ne put y avoir de trouble que par accident. Cet

accident peut être la règle, ça ne change rien, c'est un accident par rapport à la relation considérée dans son caractère essentiel. Si donc elle est réalisée dans sa forme essentielle, l'ensemble de la situation va ruer. S'il y a satisfaction, le désir de cette relation primaire, qu'il appelle primary love, (amour primaire), n'a même pas à apparaître, rien n'apparaît. Ce donc qui s'en manifeste est simplement-accroc à une situation conque comme fondamentalement fermée, dans une relation à deux.

Je ne peux pas m'attarder, à cause de ce que j'ai à déployer dans un certain chemin. Mais cet article d'Alice Balint développe cette conception jusqu'à ce que je pourrais appeler ses conséquences héroliques. Je vais vous montrer dans quel sens il faut employer ce terme. Elle dit :"pour l'enfant, tout ce qui lui est bon venant de la mère va de soi; rien n'a même à surgir un instant qui implique l'autonomie de cette sorte de partenaire, l'existence de ce partenaire comme étant un autre sujet. Non, ça va de soi; le besoin exige. Et tout dans la relation d'objet, pour l'enfant, va de soi comme s'orientant pour la satisfaction de ce besoin!. Es'il en est ainsi dans cette conception d'inhrmonie préétablie qui fait éde la première relation d'objet de l'être humain quelque chose de fermé, tendant à une satisfaction parfaite dans son rapport essentiel, ceci implique en toute rigueur qu'il en soit strictement de même de l'autre côté."

La rigueur de ce développement est justement marquée par le fait qu'Alice Balint ne croit pas avoir suffisamment démontré la portée fondamentale, l'ampleur de conception de ce qu'elle apporte. Elle n's pas démontré qu'il en est exactement de même du côté de la mère, à savoir, pour m'exprimer d'une façon imagée, que l'emour de la rême pour son rejeton a exactement le môme caractère d'harmonic prétables

sur le plan du besoin à son stade primitif, c'est-i-dire que, pour elle aussi, il y a-dans tous les soins, toutes les manifestations 'de contact, de soins; de propretó, d'allaitement, de tout ce qui la lie animalement à son rejeton - quelque chose qui satisfait en elle un besoin absolument complémentaire du premier. La situation est exactement complémentaire. Et cette complémentarité - que j'ai appelée l'extrémité héro ïque de la démonstration d'Alice Balint est qu'elle insiste énormément sur le fait que ceci comporte exactement les mêmes limites. que tout besoin vital, à savoir que "quand on n'a plus rien à donner, eh bien on prend"; et ce qui lui paraît un élément des plus démonstratifs de la situation c'est que dans telle ou telle société dite primitive dans leur registre - ceci fait beauccup moins allusion à la structure sociale ou communautaire entre ces sociétés qu'au fait qu'elles sont beaucoup plusouvertes à des crises terribles sur le plan vital du besoin, qu'il s'agicse des esquimeaux ou des tribus errantes et perdues dans un état misérable dans les déserts australiens - à partir du moment où il n'y a plus rien à se mettre sous la dent, en bien on mange son petit; et ça fait partie du même système, c'est dans le même registre de cette satisfaction vitale, il n'y a aucune béince, aucune faille, entre les deux activités : on est tout à lui, mais du même coup, il est tout à vous. Et de ce fait même, il peut très bien être destiné à être ingurgité, à partir du moment où il n'y a plus moyen de s'en tirer autrement; c'est la satisfection d'un bésoin vital absolument homogène; il peut aller jusqu'à l'absorption qui fait partie des relations interanimales, qui fait partie des relations d'objet. L'enfant se nourrit, absorbe, dans la meaure où il le peut, sa mère en temps normal. La réciproque est vraie : quand la màro no peut plus faire sutrement, clle so l'envois derrière

la cravate. Et Balint va très loin dans les détails ethnographiques extraordinairement suggestifs. Je ne sais pas s'ils sont exacts, il faut toujours se méfier des rapports, comme on dit, qui viennent de loin. Néarmoins, certains rapports d'ethnographes laissent à penser, par exemple, que dans des périodes de détresse, on ne peut même pas parler de disette, ces sortes de famines atroces qui font partie constament du rytime de certaine populations restées dans des stades très immirés, isolés aussi au point de vue communauté dans des pays extrêmes, comme ceux auxquels je viens de faire allusion, ce fait par exemple a été signalé que dans certaines bribus d'Australie on voit des femmes en état de gestation capables, avec cette dextérité remarquable de moyens qui caractérisent certaines manifestations du comportement primitif, de se faire avorter pour se nourre de l'objet de la gestation ainsi prématurément mis au jour.

D'est là le point de départ. Et en définissant les choses ainsi, il précise quelque chose qui se trouve en contradiction avec un élément essentiel qu'on peut appeler la tradition analytique sur le sujet de ce qu'on peut appeler développerent des instincts, c'est-à-dire qu'il va à contredire, à s'opposer à ce qu'on sémotte, comme on le fait traditionnellement, un

stade primitif dit d'auto-érotisme.

Ceci est l'aitre élément qui met en relief la portée de cette conception. Car, il y a contradiction, distinction essentielle, entre cette façon de concevoir le point de départ, qi on peut dire initial, qui sera en même temps, - vous verrez pourquoi - et restera le pivot de toute la conception des relations d'objet dans le cas de Balint et Alice Balint. Il ; a une différence essentielle entre cela et cel qu'admettent, pour toute une part, les textes de Freud, qui admettent, promeuvent non sans nuances, bien entendu, des nuances très importantes - qui dans les textes de Freud laissent toujours la chose dans une certaine ambiguité - appelons-la "la conception viennoise" dela conception du développement libidinal, on ne sait pas tràd bien où l'arrêter, faute justement d'en avoir les noyens théoriques et techniques. Il y a une phase première, que certains limiteront aux six premiers mois, que d'autres essaieront d'áter dre très loin, et que d'autres reculeront peut-être encore vers une limite plus antérieure; et comme le souligne homoristiquemen Balint, il y a toujours un moment où on peut dire "à ce moment-l la relation d'objet n'est pas encore née", par une caractiristique essentiellement négative bien définie. Il y a un moment of la conception viennoise, appelons-la classique, c'est une conception de définition du développement libidinal; il y a une étape où, ce qui n'est pas du tout pareil; le gujet enfontin ne connaît que son besoin, il n'a pas de relation avec l'objet qui le satisfait; il ne connaît que ses sensations, et il réagit sur le plan stimulus-réponse. Pour illustrer ce que comporte cette notion d'auto-épotisme, il n'y a pas pour iui de relation essentielle, primaire prédéterminée, il niv a contis

sentiment de son plaisir ou de son non-plaisir. Le monde est pour lui un monde de sensations indifférenciées. Et ces sensations gouvernent, dominent, inclinent son développement. Il vit dans un monde de désirs. On n'a pas à tenir compte de sa relation à un objet, car aucun objet encore pour lui n'existe à ce moment-là.

C'est ce qui est bien marqué dans un des textes de Balint, par ráférence à un article de Bergler qui soutient cette thèse alors considérée dans le milieu viennois comme classique, et qui rend le milieu viennois particulièrement imperméable à ce qui commençait à surgir dans le milieu anglais, qui consistait à mettre en valeur sous une forme différente de cetle de Balint ce qui se développait ensuite dans la théorie kleinienne, à savoir aux premiers éléments traumatiques liés à la notion de bon et de mauvais objet, à toutes ces projections, introjections primitives dont la dialectique aura un rôle si essentiel dans le développement de toute la pensée anglaise, spécialement dans celui de la psychanalyse d'enfants. (Article de Bergler, "earliest stages", Intern. Journal of Psychoenal. XVIII, 1937, p.416)

Quelles sont les conséquences de cette conception de la rélation d'objet. D'abord posons ceci : il est clair que Balint et ceux qui le suivent, prolongent, annoncent, vont dens le sens d'une vérité.

N'importe qui a observé un nourrisson de 15 à 20 jours ne peut pas dire qu'il n'y a pas chez ce sujet infans un intérêt pour des objets électifs. L'idée traditionnelle de l'auto-érotisme comme étant un destin m'imitif de la libido doit être interprétée. Elle a sûrement sa valeur, mais c'est justement ce que je veux exsayer de vous montrer, que si nous la prenons sur le plan

behavioriste du rapport du vivant avec son Umwelt, elle est démontrée fausse. Il suffit d'avoir un instant considéré un petit enfant dans son premier mois pour voir qu'il y a relation d'objet. Cela ne veut pas dire que la théorie de l'autoérotisma pas primitif ne réponde/à quelque chose, mais c'est justement que dans la théorie de la libido on se place dans un autre registre? La théorie de la libido, telle qu'elle a été construite par Freud, est une façon d'aborder ce registre, à savoir la signification de la théorie de la libido qui nous est ainsi donnée à propos de ces développements qui sont en quelque sorte das espèces de dérivatiors qui se branchent sur la théorie de l'analyse, mais qui représentent nettement par rapport à l'inspiration fondamentale de la théorie de la libido une déviation, mais dans laquelle s'engagent pour l'instant une part considérable, majoritaire, du mouvement analytique.

Les conséquences de ce point de départ xxmixxx , là-dessus Balint est tout à fait clair : en partant de cette notion de la relation d'objet corme étant définie par la satisfaction û'un besoin auquel l'objet correspond d'une f'açon fermée, achevée, dans la forme de l'emour primaire, dont le premier modèle est donné par le rapport mère-enfant, il est tout à fait manifeste pur le développement de la pensée de Belint lui-nême - ce n'est pas nous qui reconstruisons, ni qui déduisons - nous voyons ce que ça donne quand on s'embarque dans ce chemin. J'aurais pu vous y amener par une autre entrée. Kais par qualqu'entrée que vous y entriez, dans cette pensée de Balint, vous y retrouverez toujours les mêmes impasses et les mêmes problèmes. Car c'est une pensée cohérente et c'est une chose que nous pouvons en reprenant le circuit dans un autre sens.

Mais si on part de cette relation d'objet-là, il n'y a aucun quels moyen d'en sortir, c'est-à-dire que mustique soient les progrès, les étapes, les franchissements, les stedes, les phases, les métamorphoses métamorphoses manifestement nous montre qu'elle se produit au cours du développement de l'être vivant.

Si on part de là pour définir la relation d'objet, il n'y a aucun moyen, en faisant évoluer de quelque façon que vous vouliez les nuances, les qualités du désir, en passent de l'oral à l'anab, puis au génital, la relation d'objet sera forcément définie toujours de la même façon, à savoir qu'il faudra bien qu'il y ait un objet pour satisfaire le désir, quelles qu'en soient ses mitamhennoune métaphophoses, et que cet objet aura aussi pour fonction de saturer le dit désir. Toute cette conséquence que la relation génitale dans ce qu'elle a d'achevé, dans son accomplissement sur le plan instinctuel, est exactement commue, pensée, enregistrée, et même théorisée de la même façon, d'une façon avouée (je peux retrouver le passage, ceux que ça intéresse le trouveront formulé comme je vous le formule), que ce qui représente la satisfaction génitale achevée, est une satisfaction où la sitisfaction de l'un, je ne dis pas se soucie de la satisfaction de l'autre, mais se sature en cette satisfaction. Il va de soi que l'autre est satisfait dans cette relation essentielle.

C'est cels l'axe de sa conception du gónital love, exactement comme du primary love. Et ceci il l'écrit, parce qu'il ne peut pas penser les choses autrement; à partir du moment où l'objet est défini comme un objet de satisfaction, comme il est bien clair de-que cels/vient alors beaucoup plus compliqué, que les choses se passent ainsi au niveau du développement adulte, c'est-à-dire au

moment où effectivement le sujet humain à à mettre en exercice ses capacités de possession génitale, il devient tout à fait glair, alors, qu'il faut ajouter là une rallonge, (si je puis dire), mais que cela n'est jamais qu'uner allonge, à savoir qu'on ne comprend pas d'où cela a surgi. Mais il est clair que cela comporte cette sorte d'initiative du sujet, d'intérêt du sujet, d'aperception d'existence ou, comme il dit, de la réalité du partenaire qui doit soumettrecette réalisation idéale, mais conque comme fondamentalement du même ordre.

Il faut, pour qu'il y parvienne, toutes sortes d'aperçus finalistes où le sujet intervient dans une façon beaucoup plus élaborée. Il faut qu'il tienne compte, comme sujet, de l'existence de l'autre sujet, également comme tel, Il est tout à fait clair que là ça ne va pas de soi, il faut qu'il s'occupe et s'intéresse non seulement dela jouissance de son partendire, mais de toutes sortes d'exigences qui existent autour.

C'est par l'intermédiaire de la notion de réalité de l'autre comme sujet qu'intervient ce qui fait le progrès du genital love par rapport au primary love. Mais, vous le voyez, c'est simplement lié à une sorte de donnée; c'est comme ça, parce qu'un ddulte c'est beaucoup plus compliqué qu'un enfant. Mais, fondamentalement, l'ordre et le registre de satisfaction sont les mêmes: une satisfaction close à deux où l'idéal est que chacun trouve dans l'autre l'objet qui satisfait son désir.

Voici donc requises toutes sortes de quelités d'appréciation de ses besoins, de ces exigences de l'autre, dont il va falloir davoir d'où il faut les faire sortir? Car, rien ne nous est indiqué de la façon dont, dans le sujet, quand il s'agit de

relations libidinales, cette sorte de reconnaissance d'autrui comme tel pourrait être introduite dans ce système formé de la notion de relation d'objet. Rien ne peut l'introduire. Et c'est cela qui est tout à foit frappant. Tous ces éléments qu'il appelle : tendresse, idéalisation ... tout ce qui est autour de l'acte génital, tout ce que nous pourrions appeler les mirage de l'amour - terme d'autant plus valable dans ce registre que c'est bien en fin de compte de cela qu'il s'agit, s'il s'agit de la saturation du désir et du besoin comme tels - tout cela doit venir de quelque part au moment dinous arrivons au stade du génital love. Et là il n'y a qu'à lire le texte de Balint : quand le sijet est arrivé à l'étape de la réalisation génitale tout cet élément civilisé culturel de la relation avec l'autre / dans l'amour achevé doit venir de quelque part. Meis étant donné que la notion fondamentale de la relation d'objet n'a pas bougé pour une bonne raison qui est que, quand elle est posée comme ça, on ne peut pas la faire évoluer, rien ne vient introduire à l'intérieur une antinomie qui la fasse apparaître structurée d'une façon différente quand on a rrive au niveau génital.

Nous assistens donc à cette chose paradoxale, qui n'est pas paradoxale, car elle est suggérée, voire imposée par l'expression, quand on est parvenu au niveau génital, tout cet élément que j'appele : mirage d'idéalisation, de tendresse, toute la carte du tendre de l'amour, quelle est son origine ? Il ne peut pas dire autre chose, parce que la clinique le démontre, mais c'est là qu'apparaît la déchirure, immédiate, de haut en bas de son système, c'est qu'il dit: "l'origine de tout cela est prégénitale". C'est-à-dire qu'une fois qu'on est

avencé à ce stade de développement qui est le génital, il est forcé d'aller rechercher dans une entériorité sa conception du primary love, exclure tout ce qui vient au moment du génital se composer avec la satisfaction du désir génital pour donner sa forme achevée à cette relation à l'autrui extrêmement complexe, riche, élaborée, qu'est en effet normalement exigible dans la relation interhumaine qui s'appelle non pas simplement la copulation, mais l'amour.

Il est donc forcé d'avoir une conception de ce qui est prégénital dans ce qui est en train de se développer comme étant essentiellement dominé, pris sous l'eccent d'un primary love, c'est-è-dire d'uner elation objectale, purcment close sur elle-même dans une satisfaction réciproque de deuxobjets l'un par l'autre, qui ne comporte aucune intersubjectivité. Et puis quand il arrive au génital, où il faut bien que là l'intersubjectivité soit manifestement e xigible, à partir de cette relation d'objet, comme rien ne peut faire que rien ne soit plus exigible dans l'acte génital de la relation d'objet, il fait ressurgir des fantaisies du prégénital tout ce qui vient s'y ajouter pour composer comme une relation intersubjective, riche et nuancée.

C'est ca la contradiction de sa doctrino, c'est qu'il conçoit le prégénital corme formé par une relation d'objet (disons) animale, et dans laquelle l'objet est comme tel dans une absolue "unselfishness", c'est ce qui caractérise tout ce qu'il qualifie dans son premier développement de relation d'obje primitive. L'objet n'est pas "selfish", c'est-à-dire qu'il n'est pas sujot. Le terme n'est pas formulé, mais les formules même qu'il emploie montrant bien de quoi il s'açit. C'est la subjec-

La selfishmess, c'est de penser que l'autre est un self. Il dit : Mans le prégénital; il n'y a absolument pas de self, hors de celui qui vit; l'objet est là pour saturer ses besoins! Et quand on arrive au niveau de la relation génitale, comme on ne peut pas sortir de cette notion ainsi définie de la relation d'objet, il! n'y a aucun moyen de la faire progresser, car le désir a beau changer, l'objet sera toujours quelque chose de complémentaire au désir. Et il est alors amené par une sorte de béance que rien ne peut combler, mais qu'il est bien forcé quand même de faire entrer dans sond système, parce qu'en effet l'expression qui le montre c'est ceci (fait.parfaitement sensible qu'on voit se trahir dans l'expérience analytique) que justement tout ce qui vient enmichir l'expérience en tant qu'intersubjective (qui tient compte de la selfishness de l'autre) vient justement de ce stade prégénital dont il l'a exclu précédemment; il y est forcé car l'expérience le montre, c'est de là que ceci tire son origine; mais il est incapable d'expriquer cette contradiction. Et c'est là, sur le seul plan de l'énoncé théorique, que l'on voit dans que lle impasse on est engagé en prenant sous un certain registre la relation d'objet.

Lang

Il me semble qu'il y a une autre contradiction, qui se voit aussi dans l'exposé que vous avez fait, par les termes que vous avez employés. C'est, dans ce monde fermé qu'il décrit au décut, primary lore, une contradiction interne qui se manifeste également et qui tient à ce fait qu'il y a une confusion complète et systématique entre le besoin et le désir; vous avez d'ailleurs employé vous-même, pour préciser sa rencée, tantôt un terme, tentôt l'eutre. C'est peut-être en portent son attention sur ce

point-là qu'on verrait où est la failb ?

REERLEY

Il y a une question que je voudrais poser. Est-ce qu'il emploie, lui aussi, indifféremment les deux mots de besoin et de désir ? Car vous avez souligné au début que le désir ne peut pas apparaître, il n'y a pas de point d'émergence du désir dans ce monde fermé.

r Lacan

Il emploie alternativement les deux...Le fondement de la pensée, c'est "necd" (besoin), et c'est accidentellement, dans les manques, que le need se manifeste en vish. Or c'est bien de cela qu'il s'agit. Est-ce que le wish humain est simplement le manque infligé au need ? Est-ce simplement/le désir ne sort que de la frustration ? C'est de cela qu'il s'agit.

Eh bien, il y a là quelque chose qui, implique qu'on est emmené tellement loin dans le sens d'une sorte de pathogénie essentiellement frustratrice de tout se qui se passe dans de l'analyse. On nous a amené/toutes sortes de côtés de l'horizon (et d'une façon combien moins cohérente que dans la pensée d'un Balint), on nous a tellement amené au premier plan les complexes de dépendance...etc... Et la frustration primaire, secondaire, primitive, compliquée...etc... L'élément frustratoire comme étant le registre essentiel dans lequel nous arrivons à penser l'analyse — qu'il faut vraiment un instant se détacher de cette fascination, rappeler certaines choses absolument fondamentales, pour retomber sur ses pieds.

C'est ce que je vais quand même essayer de vous rappeler maintenant.

Il y a quelque chose que l'analyse nous a appris : que si nous avons découvert et notamment fait une conquête positive dans l'ordre du développement libidinal, c'est précisément que, disons-nous, "l'enfant est un pervers", et même un "pervers polymorphe", qu'avant l'étape de normalisation génitale qui tourne, par sa première ébauche, autour du compleme d'Oedipe, l'enfant est livré à toute une série de phases qu'on qualifie ou connote du terme de "pulsions partielles", et qui sont les premiers types de relations libidinales au monde.

C'est justement sur cette france ébauche que nous sommes en train d'appliquer la notion de relation d'objet qui est implicité dans tout un registre, qui est, si vous voulez, prise dans son champ le plus vaste, (La notion de Lang à cet endroit est extrêmement féconte), prise dans la notion de frustration ou de non-frustration.

Qu'est-ce que l'expérience de la perversion ? Car, enfin, si nous appelons l'enfant pervers polymorphe, ça veut bien dire quelque chose. Nous partons d'une expérience qui donne un premier sens à ce terme de perversion. Il faut tout de même se rapporter à ceci; l'expérience analytique est mrtie d'un certai nombre de manifestations cliniques parhi lesquelles les perversions, et quand on introduit dans le prégénital les perversions, il faut se rappeler ce que ça veut dire là où on les voit d'une f açon claire et dégagée.

Est-ce dans la phénoménologie de la perversion, pour prendre cet exemple, pour autent qu'il se rapporte à cette phase prégénitale? est-ce même dans la phénoménologie de l'amour, sous sa forme la plus satisfaisante entre deux sujeta ? Est-ce

de la mettre en valeur, à travers les exposés de Balint, qu'il s'applique ?

Eh bien là, il est tout à fait clair que c'est exactement le contraire, à savoir qu'il n'y a pas une seule forme (pour commencer par là) de manifestations perverses qui n'implique pour être soutenue dans sa structure même - je veux dire à chaque instant de son vécu - cette relation intersubjective.

Pour la relation voyeuriste, exhibitionniste, laissons-la de côté, c'est trop facile à démontrer. Mais prenons comme exemple la relation sadique. En regardant de façon limitée un cas aussi particulier que vous voudrez, quell que soit la forme dans laquelle vous vous engagez dans le vécu de l'expérience sadique, que ce soit une forme imaginaire que ce soit une forme clinique paradoxale, dans laquelle vous pénétrez....Il y a une chose qui est tout à fait certaine, c'est que la relation proprement sadique ne se soutient que pour autant que l'autre est juste à la limite où l'autre reste un sujet. C'est-à-dire qu'au moment où la souffrance déborde l'inflexion de la souffrance où l'autre ne devient plus rien qu'une chair qui réagit, une forme de mollusque, dont on titille les bords et qui palpite, il n'y a plus de relation sadique, il peut en sortir quelque chose qui, selon le plus ou moins d'authanticité ou d'ampleur des réalisations dont est capable le sujot sadique, s'arrêtera là, sous une forme tout d'un coup de vide, de béance, de creux. Mais la relation sadique implique que ce qui est manié dans la relation entre les deux sujets soit analous phase mis acaroche le consentament du partenaire;

du consentement au sens de l'acceptation la plus large; c'est
du consentement, de la liberté, de l'aveu; de l'humiliation
du pertensire qu'il s'agit. Et la preuve en est encere plus
manifeste dans les formes qu'on peut appeler bénignes: il est
vrai ainsi que la plupart des manifestations sadiques restent
plutôt à la porte de l'exécution qu'elles ne semblent au
contraire se pousser jusqu'à leur extrême; et c'est justement
dans toutes sortes d'éléments qu'on peut qualifier de
l'attente de l'autre, de la peur de l'autre, de la pression,
de la menace exercée, de l'observation des formes plus ou moin:
secrètes de ce que j'appellerai tout à l'heure le consentement
de l'autre, de sa participation au jeu, qu'il s'agit.

Vous grande part de la somme clinique que nous connaissons sur le plan d'une sorte d'exécution ludique, qui implique catte sorte de correspondance chez le sujet, qui n'est pas celle de la correspondance d'un sujet soumis à un besoin, mais d'un sujet qui participe au mirage du jeu par l'identification au sujet, de même que le sujet s'identifie à l'autre dans ce je L'intersubjectivité est la dimension essentielle.

Ceci a été exprimé - et je ne peuxpas ne pas me référer à l'auteur qui l'a le plus magistralement décrit dans des pages qui font partie d'une oeuvre qu'on peut philosophique en l'aire tember sous le coup de toutes sortes de critiques, mais qui assurément, dans cette partie de phénoménologie, a atteint ne serait-ce que par sen talent et son brio, à quelque cho e de tout à fait spécialement convaincant - je fais allusieure à cette phénoménologie de l'appréhension de la connaissance d'autrui qui est dans la secondo mutic de "l'attre et la

de J.P. Sartre. Ceci y est admirabelement mis en valeur. L'auteur fait tourner toute sa démonstration auteur du phénomène fondamental qu'il appelle "le regard". L'objet humain dans ce qu'il s'originalise d'une façon tout à fait particulièr dans le champ de mon expérience humaine - se distingue absolums originellement, ab initio, de tout mon champ d'expérience, il n'est absolument assimilable à aucun autre objet perceptible en ce qu'il est un objet qui me regarde. Là-dessus, Surtre met toutes sortes d'accents extrêmement fins : ce regard dont il s'agit n'est absolument pas possible à confondre avec le fait, par exemple, que je vois ses yeux. Je peux me sentir regardé par quelqu'un dont je ne vois pas même les yeux, et même pas l'apparence, mais que quelque chose me signifie conme pouvant être là; per exemple, cette fenêtre, s'il fait un peu obscur, et si j'ai des raisons de penser qu'il y a quelqu'un derrière, il y a là d'ores et déjà un regard et comme tel, comm sujet, je me modèle, et à partir du moment oû ce regard existe, je suis déjà quel que chose d'autre qui consisterait en ce que dans cette relation avec autrui, je me sens moi-même devenir pour le regard d'autrui un objet. Mais dans cette position qui est réciproque lui aussi sait que je suis un objet qui me sais être vu. Toute cette phénoménologie de la honte, de la pudeur, du prestige, cette peur particulière engenarée par le regard d'autrui...est admirablement décrite. Et je vous conseille de vous y reporter, dans l'ouvrage de Sartre. C'est une lecture absolument essentielle pour un analyste; surtout au point où nous en venons d'oublier ce registre de l'intersuojectivité, ici dans une forme littéralement tissée

à l'intérieur d'un certain registre d'expérience où vous devez tout de suite reconnaître le plan que je vous apprends ici toujours à distinguer comme étant justement le plan de "l'imaginaire".

Observez bien que si nous nous suspendons dans ce plen qui est celui d'une série de manifestations qu'on appelle perverses nous obtenons là quelque chose, toute une sírie de nuances, qui sont loin de se confondre avec ce que je vous apprends à mettre au pivot de la relation symbolique, c'esteàdire le plan de la reconnaissance.

Il faudrait insister sur certains caractères de cette zone relationnelle qui se fait autour de ce pivot de l'autre corme regard. Vous avez déjà pu voir que ce sont des formes extrêmement ambiguës; ce n'est pas pour rien que j'ai parlé de la honte. Si nous allions dans le sens du prestige, nous verrions en fait qu'à analyser les choses d'une façon plus fine, ce sur quoi nous tomberions, si nous voulons nousmaintenir strictement sur ce plan de la seule action du regard d'autreui, ce sont des formes dérisoires du prestige : le style qu'il manifeste ches les enfants, cette espèce de forme d'excitation....

....Un ami me racontait une anecdote, à propos de cette sorte de joke qui précède les courses de taureaux, à quoi l'on fait participer des maladroits, en Espagne. Il m'a décrit une scène extraordinairement belle, où la foule, saisie de cette sorte de sadisme collectif pù vous allez voir numbra jusqu'où va l'ambiguïté dans ces sortes de manifestations. On avait fait défilé un de ces demi-idicts; dans des circonstances pareilles, on les révêt des plus beaux ornements du matador, et il défileir

sur l'arène avant qu'entrent ces petites bêtes qui participent. à ces sortes de jeux qui consistent à leur sauter dessus, mais qui ne sont pas complètement inoffensives. Et la foule de s'écrier : "mais lui, là, qui est si beau !". Le personnage entre dans une sorte de panique, avec sa demi-idiotie, bien dans la tradition des grands jeux de cour de l'antique Espagne, et commence à se récuser. Les camarades disent : "vas-y, tu vois, tout le monde te veut; "Tout le monde prend part au jeu. La panique du personnage augmente; il se refuse, il veut se dérober. 0" le pousse hors des barrières. Et, finalement, le balancement, la bascule se produit, d'une façon absolument totale : le personnage, tout d'un coup, se dégage de ceux qui le poussent à entrer dans le jeu, et, selon cette espèce de mix d'insistance écrasante des clameurs du peuple, il écarte tout le monde et se substitue tout d'un coup en cette sorte de · héros bouffon, qui, impliqué dans la structure de la situation, s'en va avec toutes les caractóristiques de l'attitude sacrificielle - à ceci près que ça reste quand même du plan de la bouffonerie - au devant de la bête, et se fait d'ailleurs immédiatement et radicalement étendre sur le sol. et on l'emporte !

Cette scème absolument sensationnelle me paraît définir

la zone ambigué de cette relation dont, l'intersubjectivité

est essentielle. Et vous pourriez presque dire que là l'élément

symbolique, (la pression / la clameur) jouent un rôle, essentiel,

en quelque sorte quasi-annulé par le caractère de phénomène

'elle
de masse quit prend en cette occasion; l'ensemble du phénomène

est ramené à ce niveau d'intersubjectivité qui est celui que

j'essaie de vous définir comme étant celui d'une série de

manifestations que provisoirement nous connotons comme perverses.

Mais, on peut aller plus loin. Et Sartre - ce n'est pas pour rien que j'ai avancé mon auteur, car je crois que l'analyst de Sartre, là, va très loin - va plus loin, et donne de la phénoménologie de la relation amoureuse en elle-même un déve-loppement, une structuration qui me paraît absolument irréfutable. Je ne peux p pas vous la refaire tout entière, parce que, là, il faudrait que je passe par toutes les phases de la diale ctique du pour-soi et de l'en-soi. Il faut vous donner un peu de peine et vous reporter aux auteurs.

Mais le niveau, l'étage où Sartre essaie de serrer la dialectique de l'amour dans sa forme aiguë, concrète, et aussi achevée, il le fait très justement remarquer, ce que dans le vécu de l'amour nous exigeons de l'objet dont nous désirons être aimé, ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un engagement complètement libre; nous ne sommes aimé qu'en raison du pacte initial, de ce "tu es ma femme", ou "tu es mon époux" auquel je fais souvent allusion quand je vous parle du registre symbolique. Il est bien certain qu'il y aurait là quelque chose qui dans son espèce d'abstraction cornélienne n'eurait vraiment rien pour saturer nos réelles et fondamentales exige nces.

Ce que Sartre fait observer dans le registre de sa dialectique de l'en-soi et du pour-soi, et spécialement de la liberté dans son rapport avec cette sorte d'engluement raratkair corporel où s'exprime la nature du désir quand il est référé à ce plan de la liberté. C'est bien de cela qu'il s'agit. Nous voulons devenir pour l'autre cette sorte d'objet qui gant

ait pour lui cette môme valeur de limite ou'a par rapport à sa liberté son propre corps. Hous voulons devenir pour l'autre c en quoi non seulement sa liberté s'aliène - sans aucun doute il fœut que cette liberté intervienne et l'engagement bien sûr est un élément essentiel de notre exigence d'être aimé - mais il faut que ce soit beaucoup plus œu'un simple engagement libre. Il faut œue ce soit une liberté qui accepte elle-même de se renoncer pour désormais être vraiment limitée à tout ce que peuvent peuvent de captif, de capricieux, d'imparfait, voire d'inférieuré les chemins dans lesquels l'entraîne cette captivation par cet objet que nous sommes nous-même.

Ceci, je crois qu'on ne peut pas ne pas le voir en étant absolument essentiel, ce fait de devenir par notre contingence, notre existence particulière dans ce qu'elle a de plus charnel, de plus limitatif pour nous-même et notre propre libertá, la limite consentie et la forme d'abdication de ktun la licerté de l'autre, c'est là ce qui montre phénoménologiquement, ce qui situe l'amour dans sa forme vécue, même concrète, exigible, génitale love, comme disait tout à l'houre no tre bon ami Balint. C'est ce qui justement l'institue dans cette zone intermédiaire, ambiguë, entre le symbolique et l'imaginaire, mais toute prise et engluce, elle aussi, dans ce domaine de l'imaginate dans cette intersubjectivité imaginaire, qui est celle sur laquelle je désire ainsi centrer votre attention; mais dont vous voyez aussi combien, dans sa forme achevée, l'amour exige la participation de ce registre du symbolique, qui est justement ce que j'appelle le changement liberté - pacte, car ce plan -là s'incarne - dans quoi? - dans la parole donnée.

Vous voyez donc là s'étager toute une zone où vous pourrez

distinguer des plans de ce que nous appelons, dans notre langage souvent imprécis, "identifications", avec toute une gamme de nuances, tout un éventail de formes qui flouent entre l'imaginaire et le symbolique, et qui est le plan dans lequel nous déplaçons toute notre expérience.

Mais vous voyez aussi du même coup que nous ne pouvons tout à l'inverse de la prespective de Balint, au contraire,
et c'est beaucoup plus conforme à notre expérience - que
partir d'une intersubjectivité radicale, fondamentale, à
savoir de l'admission totale du sujet par l'autre sujet,
comme tels, pour en avoir rétrospectivement - je veux dire
nachträglich - c'est-à-dire en pretant de l'expérience adults
p'ésente jusqu'à tout ce que nous pouvons supposer des expériences originelles, en étageant les dégradations, sans
pouvoir plus que lui sortir jamais du domaine de l'intersubjectivité.

En d'autres termes, pour autant que nous restons dans le registre analytique, il l'aut que nous admettions l'intersubjectivité jusqu'à l'origine. Il n'y a pas de transition entre les deux registres, entre les relations d'objet à objet comme deux termes extrêmes, que ce qu'on a dans la disletique du désir animal, ou dans l'autre registre, celui de la reconnaissance du désir, ce qui estre xactement le second degré.

Si nous partons de là, nous devons, depuis le départ, savoir jusqu'où se dégrade, mais en même temps d'où part cette propriété de l'intersubjectivité escentielle. Il n'y a pas de possibilité de la faire surgir à un moment où on part d'une hypothèse de départ de l'intersubjectivité. Il faut savoir où est l'intersubjectivité à l'origina rêce, là où ell

n'est pas manifeste. L'ais elle ne peut qu'être au début, puisqu'elle doit être à la fin. Et c'est bien ce que l'expérience montre, à savoir que ài la théorie analytique a qualifié de pervers polymorphe tel ou tel mode ou symptôme du comportement de l'enfant, c'est précisément dans ce registre, et pour autant qu'elle implique cette dimension de l'intersubjectivité imaginaire que j'ai essayé de fous faire saisir tout à l'heure, dans cette espèce de double regard, qui fait que je vois/l'autre me voit, et que tel ou tel tiers intervenant me voit vu.Il n'y a jamais simple duplicité de terme. Ce n'est pas seulement que je vois l'autre, c'est que je le vois me voir, et que le voyant me voir, ceci implique le troisième terme, à savoir qu'il sait que je le vois. Le cercle est fermé. Il y a toujours troist ermes, même s'il n'y a pas in trois termes présents.

Et alors, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que ça veut dire que ce que nous appelons la perversion polymorphe chez l'enfant est vécue avec cette richesse sensible dont nous pouvons dire, par son intermédiaire chez l'adulte, que la perversion est en somme un mode de l'exploration privilégiée d'une certaine possibilité existentielle de la nature humaine, d'un certain déchirement interne qui est cette béance par où a pu aussi entrer tout ce monde supranaturel du symbolique ? Que tout ce qui feit la valeur qualitative de la perversion vécue chez l'adulte nous devions (corre on dit) la projeter chez l'enfant ? Est-ce que ça veut dire ça ?

Mais bien sûr que non.

En d'autres termes, la question que je vous pose est celle-ci : devons-nous chercher chez l'enfant cette intersub-

fondamentale, si elle est celle que nous voyons être constitutive de la perversion chez l'adulte ?

Eh bien non. Ce quif rappe, par exemple, les auteurs en question quand ils nous parlent de l'enfant, ce sur quoi ils s'appuient pour nous parler de cet amour primaire, qui ne tient aucun compte de la selfishness de l'autre, de sont des mots comme ceux-ci, qui sont bien connus; même l'enfant qui aime le mieux sa mère lui dit froidemen t : "quand tu seras morte, Kaman, je prendrai tes chapeaix"...ou n'im porte quoi; ou "quand grand-pap sera mort".... Cette sorte d'adulation si aisée de l'autre dans le discours de l'enfant, qui nous paraît, à nous adultes, dans ce malentendu qui fait de l'enfant cet être divin à peine concevable, dont les sentiments nous échappent quand nous tombons sur des phénomènes aussi paradoxaux, et qu'on essaie alors de résoudre en le projetant, à la bonne façon, d'ailleurs, de l'éternelle façon: rest/les hommes ont à résoudre la question du transcendant quand ils ne comprennent plus, ils pensent que c'est un dieu ou unanimal; et on les prend beaucoup trop pour des dieux pour l'avourr, blors on les prend en termes d'animalité. Etc 'est ce que fait Balint en pensant que l'enfant n'a véritablement aucune espèce de reconnaissance de l'autre objet, si ce n'est par rapport à son besoin.

C'est une erreur absolument totale

Et ce simple exemple du "quand tu s'eras mort...", que l'enfant dit si éisément, nous montre je point où l'intersubjectivité fondamentale, celle que nous devons retrouver dès l'origine, se manifeste effectivement chez l'enfant, c'est justement le fait qu'il peut se servir du langage. Et c'est juste ce qu'a dit l'autre jour Granoff, qu'or pressent la place de ce que je vous

l'enfant avec ses premiers jeux d'occultation de l'objet manifeste cette sorte de capacité qu'il a évoquée, je ne dis pas d'appeler, la présence dans l'absence, et der ejeter l'objet dans la grésence. Mais justement c'est/que méconnaît Balint, c'est que c'est là phénomène de langage. Il ne voit alors qu'une choso, c'est qu'il ne tient pas compte de l'objet c'est ce qui lui paraît important. Mais ce qui est important ce n'est pas qu'il ne tienne pas compte de l'objet, mais qu'il soit capable, en tant que petit animal humain, de se servir de cette fonction symbolique grâce à laquelle, comme je vous l'ai expliqué, nouspouvons ici faire entrer les éléphants, quelle que soit l'étroitesse de la porte. L'intersubjectivité est d'abord donnée avec le maximum d'encent dans le registre du maniement du symbole. Et ceci dès l'origina Et c'est justement à partir de là que se produit, d'une façon de plus en plus compliquée cette sorte d'incarnation du symbo-·lique dans le vécu imaginaire, qui modèle ensuite d'une certaine façon toutes les inflexions que, dans le vécu de l'adulte, peut prendre cette sorte d'engagement imaginaire de captation, de fixation, tout ce qui d'abord est parti de cette possibilité de nommer qui est à la fois dextruction de la chose et passage de la chose à cet autre plan qui est le plan symbolique, et grâce à quoi le registre proprement humain s'installe.

La relation est intersubjective, essentiellement. Et à négliger cette dimension, on tombe dans le registre des cette relayion d'objet d'où il n'y a pas moyen de sortir, et qui nous amène à des impasses théoriques tout sutent que techniques. Corme j'essaie de vous le montrer.

Est-ce que j'ai au moins assez bien fermé ce matin une boucle pour que je puisse vous laisser là ?

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une suite.

Ceci se résume, pour ceux qui voudraient un grossier schéma Pour l'anfant, il y a d'abord symbolique et réel, contrairement à tout ce qu'on croit, et que tout ce/nous voyons se composer s'enrichir, se diversifier dans le registre de l'imaginaire doit d'abord partir d'une prédominance essentielle de ces deux pôles. Si cela vous paraît étonnant, si vous croyez que l'enfant est plus captif de l'imaginaire que du reste, dans un certain sens, je dirai que vous avez faison, parce que l'imaginaire naturellement est là. Kais justement il nous est absolument inaccessible. Il ne nous est accessible qu'à partir de ses réalisations beaucoup postérieures chez l'adulte. Et quend nous cherchors à voir ce que nous pouvons évoquer, ce par quoi nous pouvons átteindre réellement d'une façon analytique, correcte, le passé, le vécu, l'histoire de notre su jet, ce que nous surons à voir comme comportement infantile, enfantin dans l'analyse, ce n'est pas ce que très confusément, mala drot ement, quelqu'un comme celui que vous entendiez hier soir nous représente comme étant E comportements, les roupillades, les tripotages, du sujet pendant l'analyse; si nous devons en sortir quelque chose - et nous le faisons, que nous le sachions ou non - c'est le langage enfantin chez l'adulte. Je vous le démontrerai la prochaine foi:

Dans cet article de Ferenczi, vous verrez qu'il a vu magistralement l'importance de cette question : qu'est-ce qui fait prticiper l'enfant à l'intérieur de l'adulte dans une analque quelle a rt devens-nous lui donner? Qu'est-ce qui en sort d'utilisable ? C'est tout à foit clair : ce qui est verbolisé d'une